

LHERSED – 1

C'était bon de courir à nouveau sans autre but que de découvrir du pays et de ramener un butin d'esclaves solides, sans oublier les outils qu'ils utiliseraient au profit de la horde. En chemin, on pouvait chasser, ou pêcher dans les lacs et les rivières qui abondaient dans la contrée. Les indigènes étaient peu nombreux et n'avaient pas exterminé le gibier comme c'était le cas, hélas, dans les parages immédiats de la horde.

En fait, la contrée était maintenant déserte après les raids menés durant trois mois par la plupart des chefs de clans et on avait prévenu Lhersed qu'il lui faudrait parcourir plus de quarante lieues avant d'arriver en terrain favorable pour ce qui était de trouver de nouveaux esclaves. Une distance qui ne le dérangeait pas, car il aurait ainsi l'occasion de redevenir un véritable guerrier, après trop de jours passés à se soucier de diriger la construction de la ville de Mungil-Toù.

Ses guerriers découvraient eux aussi le pays. Ils se séparaient en petits groupes pour explorer une large bande de territoire et ne se rejoignaient que le soir, pour échanger leurs informations. Jusqu'alors, au bout de cinq jours, tout ce qu'ils rapportaient à Lhersed correspondait à ce que les autres chefs lui avaient décrit et il se sentit pris d'une certaine impatience d'atteindre enfin des terres inconnues.

Ses guerriers auraient pu franchir cette distance en trois jours seulement s'ils avaient été réellement pressés. Cependant, outre cette sensation plaisante à savourer du retour aux sources, il fallait ménager hommes et bêtes : lorsqu'ils rencontreraient des indigènes, il faudrait probablement se battre.

Lors des derniers raids, les guerriers s'étaient heurtés à des villageois de plus en plus déterminés à ne pas se laisser piller ou emmener en esclavage. Les villages s'entouraient de palissades et des guetteurs sonnaient l'alerte dès que des cavaliers noirs approchaient. Leurs armes – des épieux, des gourdins, de légers arcs de chasse – étaient ridicules et perçaient rarement le cuir épais des Malahims, mais il était stupide de s'exposer inutilement aux mauvais coups.

* * *

– Des fumées, cinq ou six feux. À deux lieues d'ici au nord-est.

L'éclaireur était excité par sa découverte : c'était le

premier signe de vie humaine depuis le départ. En outre, c'était l'un des adolescents que Lhersed avait emmenés avec lui, non pour qu'il se batte, mais pour retourner vers la horde en escortant – en gardant – un groupe d'esclaves. Pour lui, découvrir ces feux était la première occasion où il se montrait utile à son clan.

Il fut déçu, au point de le montrer par une profonde grimace qui fit rire les guerriers plus âgés, en entendant Lhersed annoncer qu'on continuerait droit vers le nord.

Une heure plus tard, le chef l'appela :

— C'est à peu près à cette hauteur que tu as aperçu les feux ?

L'adolescent s'orienta. Il n'avait guère fait attention au chemin parcouru, plongé dans de tristes pensées.

— Je le pense, Lhersed. Il y a moyen de le vérifier.

Il sauta à terre et se lança dans l'escalade d'un arbre, disparaissant rapidement de la vue de ses compagnons. Quelques instants plus tard, il revenait, se balançant souplement de branche en branche.

— J'ai vu les feux, ils sont à l'est, un peu derrière nous.

— C'est parfait. Encore un quart de lieue, puis nous prendrons à l'est. Ils sont méfiants, mais nos frères sont toujours venus du sud. Ils ne nous attendent certainement pas au nord.

L'adolescent retrouva le sourire : il avait compris que Lhersed avait tenu compte de sa découverte.

* * *

Ce n'était pas un gros village. Les cinq feux correspondaient à cinq bâtiments allongés construits en arc de cercle au bord d'une rivière d'une vingtaine de pas de large. Dissimulés sous le feuillage, à trois jets de pierre, Lhersed remarqua qu'on avait entassé des pierres plates ou planté des pieux entre les bâtiments, pour fermer le demi-cercle. Ces travaux étaient récents : les pieux avaient été fraîchement coupés, et il n'y avait pas la moindre trace de mousse sur les pierres, alors qu'on en voyait sur les soubassements des maisons.

Les guerriers se trouvaient de l'autre côté de la rivière. C'était une défense, mais elle ne ferait que ralentir la charge. Une fois de l'autre côté, rien ne s'opposerait à eux.

— On charge, Lhersed ? demanda l'adolescent.

— On attend...

Il désigna le soleil, dont quelques rais perçaient le feuillage, puis les terres de l'autre rive, défrichées sur plusieurs centaines de pas.

— À cette heure, la plupart des hommes, et un certain nombre de femmes, doivent se trouver aux champs. Capturer quelques vieillards et des enfants ne m'intéresse pas. Et je ne tiens pas à courir dans les

bois durant trois jours pour capturer le reste du village.

Il n'y avait qu'à attendre, en surveillant les alentours : une piste s'éloignait vers le nord – indiquant involontairement un gué permettant de franchir plus aisément la rivière – et quelqu'un pouvait arriver de ce côté.

L'adolescent ne put, une fois de plus, qu'admirer son chef : alors que le soleil se mettait à descendre, ils virent plusieurs dizaines d'hommes et de femmes revenir par petits groupes des champs les plus éloignés. Il y eut bientôt un brouhaha de conversations dans le village et les fumées des feux se firent plus denses.

Il y avait encore quelques silhouettes en marche vers le village dans les champs, et Lhersed aurait volontiers attendu un quart d'heure de plus, lorsqu'un cliquetis se fit entendre dans le sous-bois.

Trois cavaliers, tirant derrière eux quelques mulets lourdement chargés, arrivaient par la piste. S'ils étaient un tant soit peu attentifs, ils remarqueraient la présence des Malahims, ou leurs bêtes se chargeraient de les avertir.

— Vous trois, occupez-vous de ceux-là, fit Lhersed en s'adressant à un guerrier nommé Artef et à ses deux compagnons les plus proches.

Ils sautèrent en selle.

— Les autres, avec moi !

Ils furent à la rivière avant que les villageois ne réagissent, et sur l'autre rive alors que les femmes et les enfants se bouscuaient pour rentrer dans les maisons, coupant le chemin aux hommes qui voulaient en sortir pour se battre.

Ils étaient courageux : même surpris, même moins nombreux que les Malahims, ils se défendirent quand même, utilisant quelques glaives, mais plus souvent leurs outils. Haches, fourches et faux pouvaient se révéler des armes terribles, surtout quand l'énergie du désespoir animait les combattants. L'adolescent sentit une piqûre au bras et découvrit qu'une fourche s'y était plantée. Grimaçant autant de rage que de douleur, il saisit de l'autre main le manche de l'outil et l'arracha de la blessure. Il poussa un cri de triomphe et retourna la fourche contre le paysan qui l'avait blessé, puis, au dernier instant, réussit à se contenir : Mungil-Toù voulait des esclaves en bonne santé.

À ce moment, il sentit le monde se mettre à tourner autour de lui. Il s'effondra aux pieds de son adversaire.

Il ne courait aucun danger : c'était le dernier homme en état de se battre du village et il avait compris que toute résistance était inutile.

* * *

Ils étaient un peu plus de sept douzaines à quitter

le village vers le sud le lendemain à l'aube : des hommes et des femmes vigoureux et tous les enfants. Lhersed avait fait comprendre que les vieux et les éclopés ne l'intéressaient pas et pouvaient rester au village.

Les partants emportaient tout ce qu'ils pouvaient. On avait chargé les outils dans deux chariots légers, et toutes les provisions trouvées dans les greniers et les caves. Deux des trois cavaliers venus du nord, des colporteurs, avaient été incorporés dans le groupe. Le troisième, qui savait trop bien se battre, avait connu le sabre d'Artef.

Lhersed attendit que le convoi, escorté par quatre guerriers âgés et trois adolescents, ait disparu au delà des champs pour faire exécuter les vieux et les blessés. Aucun témoin ne devait signaler son arrivée dans la région. Pour parfaire le mystère, il fit enterrer les cadavres dans les bois à quelque distance de là. On pourrait, pendant quelque temps, croire que les villageois avaient choisi de quitter ces parages dangereux.

NORRIKA – 1

Pendant que les pisteurs, juchés sur deux sauteurs, tiraient sur les câbles pour hisser la statue sur le chariot, Norrika ne cessait de jeter des regards inquiets vers l'ouest. Zarvan l'avait assuré que le convoi qu'ils avaient attaqué ne comportait pas plus de vingt hommes, mais il ne pouvait s'empêcher d'être inquiet.

— Nous n'avons tué personne, et si un sauteur n'était pas malencontreusement retombé au milieu du camp, ils n'auraient même pas perdu deux de leurs bêtes. Ils n'ont pas vraiment de raison de vouloir se venger. Tout au moins pas au point de nous attaquer comme des fous !

— Et cet homme ?

Le Premier Nukk désignait le charron qui se tenait sur son banc, l'air abattu.

— Un homme, un seul... et non des plus importants, je gage. En outre, nous le laisserons aller dès que nous n'aurons plus besoin de lui.

Norrika ne fit pas remarquer que les compagnons du charron n'en savaient rien et pouvaient le croire

en danger de mort.

Le prisonnier avait collaboré de mauvais gré, mais collaboré tout de même, d'abord en dirigeant ses bœufs, ensuite, lorsqu'il avait découvert l'usage que l'on voulait faire de son chariot, en poussant des cris et en s'adressant de manière vive et volubile aux pisteurs et aux ruiniers qui l'entouraient.

Zarvan avait fini par comprendre ce dont l'homme s'efforçait de les avertir : le chariot ne résisterait pas à un tel poids sans renforcement. Ce n'était pas tant pour les essieux ou les roues qu'il s'inquiétait, mais pour le plancher du véhicule.

Il fallut donc le renforcer de quelques soliveaux abattus dans les environs avant d'entreprendre de hisser la statue sur la plate-forme.

Cinq hommes sur un sauteur d'un côté, cinq en face, et à terre, dix autres – on ne pouvait pas en mettre plus, ils se seraient marché sur les pieds – joignaient leurs efforts au rythme des cris de Zarvan :

– Ho hisse ! Ho hisse !

La statue s'éleva. Norrika vit les muscles des sauteurs se tendre, pour résister à la charge qu'on leur imposait. Un pisteur, sur le sauteur de gauche, poussa un cri : il perdait pied. Il s'écrasa à terre pendant que ses quatre compagnons tentaient de résister à la traction supplémentaire. Un autre pisteur accrocha le filet et vint le remplacer quelques secondes plus tard ; le pénible labeur reprit, jusqu'au

moment où la statue du guerrier à cheval se trouva sur le chariot. Les ressorts de celui-ci gémirent, et ses roues s'enfoncèrent de quelques centimètres dans le sol. Le charron avait les mains croisées, serrées d'angoisse. À croire qu'il aimait son chariot comme s'il eut été son enfant.

Norrika s'essuya le front. Il n'avait fait que regarder, mais il suait autant que les pisteurs.

— Nous allons pouvoir nous mettre en route, fit-il avec soulagement.

— Oui, fit Zarvan l'air préoccupé. (Il s'approcha du chariot, contemplant les grandes roues cerclées de fer.) Il faudra trouver un terrain assez dur pour supporter tout ce poids, fit-il au bout de quelques instants. Ce ne sera pas facile dans cette région où le sable règne en maître.

Norrika n'avait pas envie d'entendre de mauvaises nouvelles, ou même l'annonce de nouveaux problèmes. Il retourna vers sa tente : il était manifestement trop tard pour se mettre en route ce jour-là et il lui restait une bouteille de liqueur d'algues qu'il avait décidé de n'entamer qu'à une grande occasion : le chargement de cette statue, qui compenserait peut-être l'échec de sa mission, en était certainement une.

YORG – 1

Les perches s'enfonçaient dans la vase et la poussée était à peine suffisante pour maintenir le radeau en place. Kerbona lança son cheval vers l'avant du radeau. Hou-Na lui jeta un cordage et il se mit à tirer. Un instant plus tard, Yorda l'imitait et ils se mirent à gagner du terrain. Le fleuve était peu profond, et les chevaux ne nageaient pas mais prenaient appui sur le fond.

Ils atteignaient le centre du cours d'eau quand quelqu'un cria, parlant de pirogues. Yorg, arc-bouté sur sa perche, n'eut pas le temps de lever la tête avant que d'autres cris confirment que les guerriers aux boucliers, qu'ils croyaient avoir laissés loin en amont, arrivaient droit sur eux. Non seulement ils allaient devoir se battre, mais ils le feraient dans les pires conditions : la moitié des cavaliers halaient le grand radeau et les piétons poussaient sur les perches, tout ça pour gagner quelques pieds seulement chaque fois.

Yorg vit la première pirogue, où vingt pagaies battaient l'eau. Elle n'était qu'à une centaine de pas

et précédait une seconde de quelques longueurs seulement, les autres, des dizaines d'autres se trouvant bien plus loin derrière.

Rork et Kalli chargèrent.

L'eau atteignait presque le poitrail des bêtes et ce n'était pas une véritable charge. Sur les pirogues, les boucliers s'étaient dressés, et seules quatre pagaies de chaque côté prolongeaient l'erre de l'esquif.

Kalli fut au contact le premier. Son sabre frappa un bouclier qui rendit un écho assourdi. L'homme qui le tenait vacilla sous le choc mais tint bon. Kalli frappa à nouveau, puis fit faire un écart à son cheval pour éviter une longue pique qui venait de passer entre deux boucliers.

Rork avait jugé d'un coup d'œil que la tactique de Kalli n'était pas la bonne, sauf s'ils avaient été dix cavaliers à attaquer ensemble la pirogue.

Il jeta un coup d'œil satisfait à la masse qu'il avait passé des heures à polir et repolir : il allait enfin trouver un usage digne d'elle. Il la leva au bout de son bras puissant et l'abattit sur le bordage de la pirogue. Il y eut un craquement et l'esquif prit de la gîte. L'un des guerriers tomba à l'eau, ouvrant une brèche pour Kalli.

Ce n'était pourtant pas nécessaire : la masse s'abattant une seconde fois arracha le bordage et l'eau s'engouffra dans la pirogue.

Rork se désintéressa de ce qui n'était plus qu'une

épave pour s'attaquer à la seconde... qui ne lui résista pas plus longtemps. Pendant ce temps, Kalli taillait à coups de sabre parmi les guerriers qui avaient laissé échapper leurs armes et leurs boucliers pour les empêcher de s'approcher du radeau qui continuait sa pénible traversée.

Le fleuve était plus profond en son centre et les chevaux n'avaient plus pied, mais, paradoxalement, le radeau avançait plus vite, car au fond, la vase avait fait place à un lit de galets sur lequel les perches trouvaient enfin appui.

Tout à coup, Yarda laissa échapper le cordage avec lequel il halait le radeau en poussant un cri de rage. Yorg vit son cheval basculer, l'empennage d'une flèche dépassant de son garrot.

Ils n'étaient plus qu'à quelques dizaines de pas de l'autre rive, sur laquelle venaient d'apparaître quelques guerriers. C'étaient eux qui tiraient, et l'équipage du radeau presque immobile était une belle collection de cibles faciles.

Yorg hésita un instant : abandonner sa perche et riposter ? ou poursuivre envers et contre tout ? Im'tri réagit avant lui en s'adressant à Vlad en premier :

— On vire sur bâbord... On reste au milieu du fleuve !

Le matelot, qui se trouvait juste devant Yorg, donna une poussée transversale de sa perche, et le lourd radeau commença à pivoter. Yorg poussa de la

même manière, et s'apprêtait à recommencer, lorsque Im'tri reprit :

— Vlad et moi on se charge de la manœuvre. Les autres, tirez, battez-vous... Défendez-vous et empêchez les surtout de nous prendre à l'abordage.

Il faisait allusion à la masse des pirogues qui fonçait sur eux. Le battement régulier des pagaies faisait naître des gerbes d'écume et Rork lui-même hésitait à se lancer à l'assaut avec le soutien du seul Kalli.

Yorg se précipita sur une voiture pour prendre une arme. Du coin de l'œil il vit Nan-Hi aider Yarda à se hisser à bord. Ce dernier se joignit à elle pour les autres cavaliers pendant que le radeau se mettait à suivre le fil du courant. Ceci obligeait les guerriers de la rive à parcourir quelques dizaines de pas entre deux jets de flèche et les rendait donc moins à craindre, d'autant plus que Hou-Na venait de les contraindre à la prudence par un tir précis qui en avait abattu deux.

Il ne restait plus que Rork et Kalli – ainsi que leurs montures – à l'eau, précédant de quelques dizaines de pas, moins d'une portée de flèche, les pirogues qui s'étaient mises en éventail pour encercler le radeau.

Tout à coup une ombre effaça le soleil. Puis une seconde. Une énorme gerbe d'eau jaillit au milieu des pirogues, en balayant deux ou trois et en envoyant d'autres heurter leurs voisines : Koùm venait de

passer à l'action avec son sauteur, suivi par Torkiiz.

Les deux énormes bêtes bondirent une fois de plus, puis encore et encore, écrasant les pirogues sous leur poids, les retournant par les vagues qu'ils provoquaient. Rork fut pratiquement porté à bord du radeau par l'une d'elles qui vint lécher les pieds de Yorg.

Quelques instants plus tard, il n'y avait plus que le radeau sur le fleuve, entouré d'une nuée d'épaves, tandis que les sauteurs regagnaient la rive sud.

(...)